

Marie-Eve Bourassa

RED LIGHT



POLAR | 

I. Adieu,
Mignonne

Marie-Eve Bourassa

RED LIGHT 1 ADIEU, MIGNONNE

POLAR |



CHAPITRE PREMIER

Elle est débarquée comme ça, sans invitation, un matin de septembre. Il faisait beaucoup trop chaud, on se serait cru en été, et l'atmosphère de la petite chambre délabrée était viciée. Je devais moi-même grandement participer à empuantir l'espace, avec ma senteur de coquerelle. Je ne sortais plus de l'appartement, ne portais même plus de pantalon, ne gardant sur moi que mon *hanfu* défraîchi, comme une deuxième peau.

On étouffait à l'intérieur, mais on étouffait dehors aussi. Un mélange de ces effluves étranges provenant des restaurants du quartier, des blanchisseries et des détritiques qui pourrissaient au soleil. Sortir pour prendre un peu d'air était illusoire. Ici, l'air était quelque chose de rare et de court, de ranci comme le cœur de Montréal et de ses habitants. Pour respirer, il fallait faire le trajet jusqu'au port, au bout des quais. Mais ça, c'était quelque chose de dangereux : immanquablement, ça donnait des envies de disparaître. De monter sur un bateau en direction de va savoir. Ou de sauter dans l'eau du fleuve ; avec un peu de chance, on serait emporté par le courant.

C'est Pei-Shan qui lui a ouvert. Moi, j'aurais opté pour qu'on la laisse se détruire les jointures sur la porte. Vu la suite des choses, d'ailleurs, ç'aurait sans doute été préférable.

Elle avait la peau blanche et les cheveux beiges, coiffés comme le voulait la dernière mode. Elle sentait la poudre et le parfum, s'était mise toute belle dans sa robe du dimanche. Elle avait les yeux de quelqu'un qui a oublié comment dormir ou qui a beaucoup pleuré. Grassouillette. Et sur son visage, une expression sotté d'enfant : il y avait un marché pour tout, apparemment. Je lui aurais donné quatorze, quinze ans tout au plus. Une fille parmi trop d'autres, se prénommant Jeanne.

Elle s'est assise sur un banc devant moi, aussi craintive que décidée, habitée par la détermination de celle qui a déjà tout perdu, et j'ai rapidement compris qu'elle ne me laisserait pas lui dire non.

J'ai fourré l'enveloppe qu'elle venait de me tendre dans un repli de ma robe d'intérieur. Dedans, plusieurs billets de banque que je n'avais pas pris le temps de compter. J'ai croisé le regard de Pei-Shan, minuscule dans son jupon trop grand. La somme était loin d'être faramineuse, mais il y avait un sacré bail qu'on n'avait pas vu autant d'argent. Elle non plus ne me laisserait pas dire non.

— Sûr, que je me souviens de Rose ! ai-je finalement concédé. C'est chez elle que tu vis ?

Jeanne a acquiescé.

— C'est elle qui m'a convaincue de venir vous voir, m'sieur Eugène. Elle m'a dit que vous pourriez m'aider. Que je pouvais vous faire confiance, que vous l'aviez déjà aidée, elle...

— Ça fait longtemps, ça, mon agneau. Comme tu vois, j'ai plus rien d'un policier. C'était dans une autre vie. Pas pour te décevoir, mais...

— Mais la police, a veut pas m'aider de toute façon. C'est pour ça que...

— Pis pourquòi je le ferais, moi ? Je te connais même pas. Madame Rose... Ah ! Madame Rose, je la connaissais : une femme qui savait manoeuvrer ses hommes... Mais toi ?

Un nuage a assombri son regard. Elle a lissé sa robe sur ses genoux. Elle était prête à tout, mais espérait ne pas avoir à partager ma couche. Ça se comprenait, même si elle avait dû voir pire.

— Ben, je vous ai payé, a-t-elle dit, inquiète pour cet argent que j'avais déjà fait disparaître dans mon vêtement. Toutes les filles ont participé...

— Tu veux m'engager ? Commence donc par parler franc.

Elle s'est mordu la lèvre en jetant un coup d'œil rapide vers Pei-Shan, qui préparait la décoction matinale, agenouillée à mes côtés. J'ai souri.

— Fais-toi-z'en pas, Shan parle pas un saint mot de français. Comprend rien pantoute. Pas vrai, ma femme ?

Pei-Shan nous a adressé un grand sourire niais en dodelinant de la tête.

— Pis, entre toi pis moi, je doute fort qu'elle soit toute là : des p'tits problèmes de toiture, si tu vois ce que je veux dire... Son père me l'a échangée pour régler une dette, une histoire ben triste. Mais si tu veux mon avis, *je lui lendais selvice, au vieux lat, en plenant avec moi sa fille*, ai-je raillé.

J'ai replacé le collet de ma robe. Pei-Shan a finalement versé le liquide fumant dans mon verre, et j'ai cru bon de me reculer un peu, au cas où l'envie de m'ébouillanter lui prendrait. Elle a ensuite rempli le deuxième gobelet, avec lequel elle s'est éloignée lentement jusqu'au lit, au fond de la pièce. Jeanne, à la fois surprise et soulagée de ne pas avoir à goûter à cet étrange breuvage,

se tortillait sur son banc. J'ai pris une première gorgée, amère et brûlante, avant de lui présenter mes excuses :

— C'est un médicament, pour ma jambe de guerre.

Papaver somniferum. Tu comprends ?

— Oui, oui, a-t-elle acquiescé, perdue.

— Mais si t'as soif, je peux envoyer Shan te chercher de l'eau chaude en bas, à la buanderie. On doit ben avoir du thé quelque part... Shan !

— Non, non. Je veux pas être de trouble.

Et comme Pei-Shan commençait à bouger très doucement, amortie par la tisane, la petite a ajouté :

— Madame Shan, non, non, s'il vous plaît, restez où vous êtes. J'suis correcte. J'ai pas sou-a-fe...

Comme si elle s'adressait à un enfant attardé, Jeanne a prononcé ce dernier mot en exagérant chaque syllabe. Shan a replacé ses minuscules pieds sur le matelas, un sourire imperceptible figé sur les lèvres. Sans me lever, je me suis étiré vers ma canne, qui gisait à ma gauche. Je l'avais surnommée Mignonne : une longue tige de bois irrégulière, chapeauté d'une tête de chien sculptée. Une belle pièce. Mignonne, ma fidèle compagne, celle qui assistait ma mauvaise jambe lors de mes rares déplacements.

Celle, aussi, qui me rappelait tous les jours ce que j'avais perdu.

J'ai bu encore et, en prenant appui sur Mignonne, je me suis redressé afin de récupérer ma blague à tabac, oubliée sur le lit. Mis à part les gueulards de la buanderie du rez-de-chaussée et le bruit de ma canne sur le plancher, le silence baignait la pièce, et cette étrange tranquillité semblait écraser Jeanne, peut-être plus que cette saleté d'humidité. J'ai résisté à l'envie de m'étendre à mon tour sur le matelas, aux côtés de Pei-Shan, dont les yeux étaient maintenant fermés, et suis retourné m'installer devant la gamine. Dire qu'il y en avait qui payaient

pour goûter à ce morceau... J'ouvrais mon sac à tabac quand elle s'est décidée à parler :

— J'en ai des déjà faites, m'sieur Eugène. Pourquoi se démener à les rouler croche, hein, quand ils nous les font de même, toutes drettes ?

C'est en prononçant ces mots que Jeanne a remarqué mes paluches à quatre doigts, toutes deux privées d'auriculaire. En vitesse, gauchement, elle a déposé une cigarette devant moi et en a planté une autre entre ses lèvres. Un ange est passé. En prenant soin de ne pas fixer mes mains, elle attendait que je l'allume. Alors que je continuais à rouler, elle s'est finalement risquée à faire craquer le briquet.

Ma tisane d'opium était presque terminée, mais les effets tardaient à se manifester. J'ai tiré sur ma cigarette avec vigueur et la fumée, réconfortante, a rempli mes poumons d'un coup.

— Je sais que j'ai levé le nez sur le thé, mais je serais pas contre un p'tit boire, a dit Jeanne. Un coup de gin, quelque chose. Ça m'aiderait à parler, me semble...

— Voyons, fille, il est même pas midi. Personne aime une femme qui boit, comme dirait sa mère.

Pauvre cocotte : aussi perdue qu'une jument sans cavalier. Devant ma moue faussement outrée, elle a baissé les yeux. Parce que oui, j'avais raison, c'est sûr, une femme, ça devrait pas boire, mais elle ne se reconnaissait plus, et puis la situation était particulière, ça faisait une semaine qu'elle se mangeait le derrière de la tête, à deux doigts de la crise de nerfs, ce n'était pas une habitude, non, surtout pas le matin, il fallait la croire... Je lui ai servi un verre de vin St-Michel, une bouteille déjà ouverte qui était venue en prime avec la chambre quand Shan et moi avions emménagé. Jeanne a eu l'air déçue, mais pas assez pour s'empêcher de boire. Après quelques gorgées, elle s'est enfin mise à parler.

Elle s'exprimait avec une petite voix aiguë, nasillarde, ce qui anéantissait le peu de crédibilité qu'elle avait. Je me laissais bercer par le flux de mes propres pensées, ses couinements et la rumeur du quartier qui s'éveillait d'une autre nuit trop longue.

En un mot, on lui avait pris son bébé. Six mois. Emmanuel, dit Manu. Occupée avec un client, elle l'avait laissé seul dans sa chambre. Et une fois son labeur achevé, plus d'Emmanuel. Disparu. Selon ses dires, personne n'avait rien vu, rien entendu. Une maison close, remplie de monde, mais pas l'ombre d'un témoin. Houdini aurait payé cher pour connaître son truc !

La police dans tout ça ? Eh bien, la police ne la prenait pas au sérieux. Franchement, pouvait-on s'étonner ? La ville entière pourrissait, envahie par des hordes d'Américains assoiffés et de truands qui avaient tout à prouver. La semaine dernière encore, on avait prétendu faire le ménage en arrêtant pas moins de cent vingt-deux personnes en une seule soirée. Mais tout ce qu'on faisait, réellement, c'était de cacher la poussière en dessous des tapis. Le corps policier en soi était un engrenage indispensable à une machine bien huilée, où crime et ordre ne faisaient qu'un. Les cabarets, les barbottes, les maisons de passe. La boozie la plus légale d'Amérique du Nord et les meilleurs whiskys « d'importation privée ». *The place to be* : le petit Paris du Nouveau Monde. Le mirage de femmes faciles se noyant dans des flots d'alcool. Ça, et aussi une belle promesse de syphilis. Qu'une poule ingénue perde son enfant dans ce cirque, quelque part entre deux numéros de contorsion à cinq piasses, qu'est-ce que la police en avait à faire ?

— Et le père ?

Elle a renversé du vin sur sa robe.

— C'est pas comme si je gardais des comptes ! a-t-elle répliqué en prenant soin de ne pas croiser mon regard.

— Mettons que je te crois. As-tu une petite idée de qui c'est qui aurait voulu te le prendre, ton bébé ?

— Non, j'vois pas. Pourquoi on ferait ça, hein ? Prendre le bébé de quelqu'un... Les filles à maison sont toutes ben fines, ben compréhensives. Y'a Marcelle qui chiale un brin, parce que Manu l'empêche de dormir... Elle a la chambre à côté de la mienne. Des murs en papier. On entend toute : surtout ce qu'on veut pas entendre ! Ah ! ce qu'on peut entendre, des fois...

Son sourire peu convaincu s'agençait merveilleusement bien avec ses petits yeux rouges et humides. Comme je ne réagissais pas, elle a repris son air agaçant de martyre à cinq cents et a continué :

— Quand j'y pense, Marcelle était pas mal à bout. Elle a dit que c'tait une bonne affaire : des bébés qui braillent, c'est pas bon pour la business, ça fait peur aux clients. Dire ça à quelqu'un qui vient de perdre son bébé, a-t-elle ajouté, la gorge serrée, avant de se ressaisir. Mais oubliez ça, m'sieur Eugène. Je suis sûre que Marcelle y est pour rien. Pis de toute façon, c'est Madame Rose qui runne la place, et elle a toujours dit que les hommes qui veulent pas voir les conséquences de leurs galipettes, ben ils devraient même pas avoir le droit de se la sortir des culottes. J'suis ben d'accord avec ça, moi. Vous savez, on est comme une grande famille, chez elle. Y'a déjà les enfants à Solange. Sa fille, Édith. Pis le p'tit Yvan, le p'tit maudit cochon qui vient se cacher dans nos garde-robes pour écornifler quand on travaille. Déjà l'esprit mal tourné à sept ans, j'vous jure...

— Ben oui, ben oui. Ça fait que la Marcelle...

— Oh non ! C'est pas elle. Est un peu impatiente, mais de là à être une voleuse de bébé... C't'une bonne fille, au fond. J'sens ça, moi, ces affaires-là. C'est comme un don que j'ai : deviner la vraie nature du monde. Marcelle, a fait la tough, mais c'est rien qu'une carapace. On peut

pas lui en vouloir, avec la vie qu'a eue. Comme vous, m'sieur Eugène : vous avez l'air dur comme ça, mais ça se voit que vous êtes un tendre.

Ça n'allait pas en s'améliorant pour Jeanne. À croire qu'elle m'implorait d'abrèger ses souffrances.

— Vous êtes combien, chez Rose ?

— Douze filles. Plus Madame Rose. Ça fait...

— Pis à part Marcelle-qui-aurait-pu-mais-qui-a-pas, personne d'autre qui avait ton p'tit ou toi dans le collimateur ?

Elle a secoué la tête en se mordillant la lèvre. Elle s'efforçait de me cacher quelque chose, assez mal d'ailleurs, ce qui donnait à penser qu'en vérité elle souhaitait se confesser. L'avoir cuisinée un tout petit peu, ou peut-être en lui offrant ce gin dont elle avait tant envie, j'aurais réussi à la faire parler. Mais son babillage était en train de m'achever, et je la voulais hors de chez moi.

— Ouin. J'cré ben que je vais être obligé d'aller faire mon tour au bordel..., ai-je soufflé en me relevant.

Jeanne a pris un air inquiet. Elle préférait sans doute avoir le temps d'avertir son clan avant que je me pointe avec mes questions dérangeantes. Ça, ou elle angoissait à l'idée d'être vue en ma compagnie dans les rues de son quartier.

— Respire, fille, que je lui ai lancé en marchant jusqu'au lit, nourrissant l'espoir vain qu'il y aurait encore un reste de tisane d'opium dans le verre de Pei-Shan. Je sortirai pas accoutré de même. Te ferai pas honte, mon ange. Tu l'as dit : j'ai un bon fond.

CHAPITRE II

Elle était partie depuis quinze ou vingt minutes. Peut-être bien une minute, va savoir. Il n'y a rien de plus aléatoire que le temps pour un opiomane. Pei-Shan avait repris sa place à la table et roulait une cigarette en se servant dans ma tabatière. Le jupon qu'elle portait, en plus d'être trop grand pour elle, était usé et transparent, et je me suis demandé où elle avait bien pu dénicher ce vêtement dans lequel elle semblait encore plus délicate que d'ordinaire. J'ai tiré ma tasse vers moi, été forcé de constater qu'elle ne s'était pas remplie durant mon sommeil.

L'enveloppe n'était plus dans mon *hanfu*. J'ai souri tout en passant ma langue sur mes lèvres gercées. Pei-Shan a allumé la cigarette avant de me la tendre. À travers le rideau de ses cheveux noirs, elle observait nonchalamment ses ongles trop longs, se servant de ceux-ci pour y enlever la crasse. Ç'aurait pu être n'importe quelle journée dans notre quotidien banal. « Hé, Shan, tu sais pas le rêve con que j viens de faire ! Y'avait une putain assise là, où c'que t'es, qui était venue me donner de

l'argent pour que j'y retrouve son bébé. Si c'est pas fou, ça ! Regarde-moi : faudrait être simple sur un temps, penser à m'engager. » Ce à quoi Pei-Shan n'aurait sans doute rien répliqué. Elle serait descendue à l'étage du dessous pour répondre aux rares idiots qui désiraient faire nettoyer leurs vêtements avant de fermer boutique et de faire son shift de *congai* de l'autre côté des portes coulissantes. Là où je serais allé la rejoindre, une fois le soleil couché, pour finir la journée sous la faible lueur des lampes à rôtissage.

Mais alors que Pei-Shan se levait, comme d'habitude, et glissait dans sa *qipao* bleue, comme d'habitude :

— Je vais avoir besoin d'argent. Comprends-moi bien : c'est pas pour aller faire le fou. Mais va falloir que je m'achète de quoi m'habiller. Je peux pas déambuler comme ça de l'autre bord de Dorchester, ils me laisseront pas rentrer nulle part.

Brisant ainsi la routine, elle est revenue s'asseoir. Elle a sorti l'enveloppe camouflée sous sa robe azur pour en retirer quelques billets et, sans me regarder, me les a rapidement tendus.

— Tu devrais aller au bain, a-t-elle ajouté dans un français impeccable, aux inflexions légèrement exotiques.

— Oui, ai-je fait en ramassant l'argent. Je vais en profiter pour me raser aussi, tant qu'à y être, hein ? Voir si c'est encore moi en dessous de la fourrure.

Indifférente, Pei-Shan est retournée à ses occupations. Je l'ai observée alors qu'elle coiffait méthodiquement ses longs cheveux noirs. Elle a ensuite rapidement couvert ses pieds d'une bande de tissu beige avant de les glisser dans une paire de souliers de cuir noir, ouverts sur le dessus et bridés par une lanière et une boucle. Des chaussures qui ressemblaient aux souliers qu'on portait nous-mêmes, enfants, mais surélevés par un petit talon. Ceux de Pei-Shan ne différaient des autres

à la mode que par leurs bouts particulièrement pointus, conçus spécialement pour ses pieds qui avaient été bandés lorsqu'elle était toute jeune. Sans me dire au revoir, ma femme s'est éloignée à petits pas et est disparue derrière la porte.

Après plus d'une heure sans bouger, sans penser, j'ai fait provision de courage et me suis mis à la tâche. Le blaireau, la lame, un miroir : des instruments dont j'avais oublié l'existence. Je devais les conserver inconsciemment pour un jour comme celui-ci, jour fatidique où le déserteur que j'étais serait retrouvé par l'humanité. « Désolé, mon gars, mais apparence que toi avec, tu fais partie de l'escadron. Allez, civilise-toi. On t'attend au front. » C'était le temps de défriper mon costume d'*Homo sapiens* et de rejoindre le reste du monde.

Étrange sensation, la peau nue de mon visage, vive d'une sensibilité nouvelle. Plus étrange encore : je n'avais pas tellement changé. Je me suis dévisagé un moment dans le minuscule miroir. Amaigri, oui, l'air un peu fatigué, renfrogné, triste, mais, au bout de compte, je fixais bel et bien un homme que j'avais déjà vu quelque part. À l'intérieur, tout avait été massacré. Un champ de bataille duquel aucune armée n'était partie victorieuse. Pourtant, le visage était celui que ma mère avait vu grandir et que quelques rares fous avaient peut-être bien aimé.

L'habit qui me restait, caché dans une valise sous le lit, était tout écharogné. J'ai eu beau le secouer, tout ce que ça faisait, c'était de soulever la cendre et la poussière qui jonchaient le sol. J'ai étiré et écrasé le costume le plus possible sur le lit avant de laisser tomber mon *hanfu* par terre.

La cicatrice naissait sur le mollet et montait en lézardant jusqu'à la cuisse, environ trois pouces passé le genou. C'est là qu'elle s'élargissait encore, changeait de

direction pour se perdre derrière, dans un endroit que je ne pouvais voir qu'au prix de douloureuses contorsions. Les médecins m'avaient prévenu : cinq ans plus tard, la peau nouvelle, tirée et rougeâtre, demeurerait sensible. C'était somme toute tolérable. Ce qui ne l'était pas, en revanche, c'était la douleur qu'ils avaient enfermée à l'intérieur de mon membre en le recousant : un mal qui me rongeaît sans cesse, comme si la guerre elle-même s'était fauflée dans la plaie. Depuis, les souffrances ne faisaient que croître.

Je me suis aspergé d'un fond de Listerine, en m'attardant particulièrement aux aisselles, avant de me glisser dans mon costume. Contrairement à ma taille, il n'avait rien perdu en largeur et, en perçant un nouveau trou dans le cuir trop sec de la ceinture, j'ai réalisé combien les dernières années en avaient bouffé de moi. Si j'avais, l'espace d'une seconde, cultivé l'idée saugrenue de conserver les quelques dollars que m'avait remis Pei-Shan pour me payer du bon temps, il fallait me rendre à l'évidence : l'acquisition de nouveaux vêtements était indispensable.

D'abord, me rendre au Bain Rubenstein, sur l'ancienne rue Saint-George, avant de faire un détour par Morgan's, qui se trouvait à deux pas de là. Avec un peu de chance, j'y trouverais quelque chose de pas trop cherant au sous-sol, dans le coin des liquidations. Finalement, j'irais rendre visite à la belle Rose.

J'ai analysé mon reflet dans la glace une dernière fois avant de sortir : Rose devrait être en mesure de me reconnaître.

CHAPITRE III

C'était beaucoup trop chaud, trop humide pour un début d'automne, et malgré les trous dans mon vieil habit, j'étouffais. Le soleil plombait sur ma tête sans chapeau, cuisait déjà la peau blanche de mon visage fraîchement rasé, peu accoutumé aux sorties diurnes. Mon corps, une machine qu'on avait mise au repos trop longtemps, avait de la difficulté à repartir ; la marche me demandait un effort considérable. Dans ma poitrine, mon cœur pompait à un rythme effréné, résonnait jusque dans mes tempes couvertes de sueur.

Arrivé devant les Sulpiciens, j'ai tourné sur Jeanne-Mance, longé le mur de briques rouges duquel encore plus de chaleur émanait. Dorchester s'étalait devant moi, sous un ciel rayé de fils. La toile d'araignée du progrès se tissait au-dessus de nos têtes, retenue par des poteaux de bois sec comme des arbres morts tous les cinquante pieds. C'était la limite de mon district, le quartier mal famé où j'avais élu domicile depuis mon retour à Montréal. Là où, parmi les étranges que les filles de bonne famille toisaient avec méfiance et dégoût, je me

sentais le plus à ma place. Seulement quelques pas, et je repassais de l'autre côté.

À l'intersection, un jeune policier faisait la circulation. J'ai mis le pied dans la rue et commencé à traverser. À ce moment, tout a grimpé d'un cran : la lumière, la chaleur, la cacophonie ambiante. Ça grouillait de partout. Saletés d'automobiles qui menaient un train d'enfer et effrayaient les chevaux, de plus en plus rares. Une honte ! Je préférerais encore l'odeur du crottin à celle des gaz d'échappement. Les promesses du futur s'accompagnaient d'une couche de crasse qui recouvrait tout. Quelque chose me disait qu'on allait tous finir par suffoquer, ensevelis sous la suie.

J'ai croisé le regard de l'agent de police qui, armé de son sifflet, s'amusait fièrement à diriger les petits chars, les voitures et les bêtes à deux et à quatre pattes. Ma présence dans son intersection l'a déstabilisé, et le pauvre diable s'est mis à jouer de son instrument comme un perdu, en m'adressaient de grands gestes. Il y avait de fortes chances qu'ils aient conservé mon portrait, au poste de quartier n° 4, avec une note : « Eugène Duchamp, ça passe pas le Grand Chemin. » Mine de rien, j'ai continué à avancer : je me trouvais à un coin de rue du bain, à trois de mes nouveaux habits, pas question de m'arrêter.

Les bruits se confondaient : le sifflet, les voix, les klaxons et les moteurs, les hennissements, les cloches, les *tac-tac* du trolley... Tout s'est aussi mis à bouger trop rapidement. Une femme a hurlé, et son cri s'est vite fait enterrer par le sifflement du tramway, tout près.

— Tu veux te faire tuer, Duchamp ? a clamé une voix familière dans mon dos. Bouge, sacrement !

Au même moment, on m'a empoigné le bras, me forçant à avancer. On m'a pour ainsi dire soulevé de terre. À peine le temps d'atteindre l'autre côté que le tramway

filait derrière nous, avec ses *ding-ding-ding* et ses cliquetis métalliques, passant à deux poils de nous happer. L'homme fort m'a poussé contre le mur d'un édifice. De pauvres petites mères avaient frôlé l'évanouissement en assistant à la scène, et leur état s'aggravait du fait d'avoir sous les yeux un héros si courageux. Le bel inspecteur Beaudry, toi chose, l'étoile montante de la police de Montréal, en chair et en os !

Mignonne gisait par terre. J'ai étiré ma bonne jambe pour la faire glisser jusqu'à moi. Après m'être assuré de son état, j'ai lentement levé les yeux vers lui. Fier comme un coq, Beaudry était manifestement conscient du regard des gens sur lui : celui admiratif de ces dames, celui envieux des messieurs.

— Vous l'avez échappé belle, monsieur, a-t-il lancé, davantage pour son auditoire que pour moi. Une maudite chance que je passais dans le coin ! Voyez l'agent, au milieu de la route : il a pas mis son costume pour faire le drôle. Non ! C'est son travail, imaginez-vous donc. C'est lui qu'il faut regarder, pour savoir quand traverser...

J'ai plongé la main dans ma poche à la recherche de ma blague à tabac. Ah ! Beaudry, Beaudry, Beaudry... J'ai roulé en ne prêtant qu'une oreille distraite à ses paroles. Lorsque j'ai relevé les yeux en plantant ma cigarette entre mes dents, il terminait enfin sa tirade :

— Vous auriez pu y rester !

Quelques blancs-becs ont applaudi. Mais pas longtemps. Le beau Beaudry avait toujours eu tendance à sous-estimer son auditoire : les gens intelligents réalisaient en moins de vingt secondes qu'il n'était rien d'autre qu'un frimeur. Plus de poudre que de plomb. J'ai allumé ma cigarette. Une fois la foule dispersée, il s'est approché de moi.

— Duchamp.

— Beaudry.

— T'sais que, si tu veux en finir, j'en connais une couple qui seraient ben contents de t'aider.

— Toi le premier, hein ?

Il a reluqué ma roulée avec dédain avant de sortir une Buckingham de sa poche. Tous les deux adossés à l'édifice, on a fumé. Vite de même, on aurait juré qu'on était revenus dans le temps. Cinq ans...

— Qu'est-ce tu me veux, Beaudry ?

Il a tourné son visage vers moi tout en s'éloignant du mur qu'on partageait.

— Sec de même, hein ? s'est-il plaint en feignant l'indignation. Pas de question, pas de bonjour. Ça fait combien d'années, Duchamp ? À croire que t'as laissé toute ton savoir-vivre dans les Europes. Déjà que t'en avais pas à revendre...

— Je sais pas pour toi, mais moi, j'ai chaud en viarge, l'ai-je coupé. M'en allais aux bains, justement. Drette là. Tu peux venir me flatter le dos, si tu veux. Ou me planter un couteau dedans, dépend de ton humeur.

— Ça tombe bien que t'aïlles te laver : le chef veut te voir.

Ça, ça valait une autre rouleuse.

— Le chef..., ai-je murmuré en ressortant mon tabac.

— Y va t'attendre chez Delisle à minuit. Apparence que vous avez une corneille à plumer ensemble.

— Une corneille, hein... Pour être sûr, là : tu parles du gros Bélanger ?

— Tu sais très bien que c'est rendu lui, le chef.

— Pis ? C'est comment, recevoir des ordres du gros Bélanger ?

Beaudry affichait toujours ce même sourire forcé, mais qui le connaissait savait qu'il commençait à trouver la farce moins comique.

— Pas pire que de travailler avec toi.

— Vu de même, ai-je soufflé dans un nuage de fumée. Mais sa femme à lui, je parie qu'elle est pas mal moins à ton goût.

On s'est regardés dans le blanc des yeux en riant : deux loups hypocrites qui avaient juste envie de se sauter à la gorge.

— C'est drôle : j'aurais pensé que ç'aurait été toi, le chef. Quand tu veux quelque chose, d'habitude...

On s'est remis en route. Une minute plus tard, la porte du Rubenstein se dressait devant nous. Suffoquant dans mon linge et dans mon odeur, j'ai défait le col de ma chemise.

— T'as jamais été très obéissant. Personne qui peut te dire quoi faire, jamais. À moins que ça vienne avec une belle enveloppe brune. Ou une belle paire de jambes... Ah ! là, par exemple...

— Ostie.

— Hé ! Je te juge pas, Beaudry. Au contraire : ce que je dis, c'est que t'as toujours eu ce que ça prend pour monter.

— Dans ma mémoire, toi aussi, t'étais promis à une grande carrière.

— Tu dis ? Viarge... Le problème, c'est que j'avais trop d'ambition.

Il ne me restait plus qu'à entrer pour enfin me débarrasser de lui. Mais tant qu'à avoir Beaudry sous la main, j'ai cru bon de prendre des nouvelles de mes anciennes amours.

— Toi, là, Tony Frank...

Beaudry a haussé un sourcil et sa bouche s'est déformée en une drôle de moue, comme si tout un côté de son visage avait été tiré vers le haut : une grimace que je lui connaissais bien et qui apparaissait lorsqu'il s'entretenait avec quelqu'un qu'il méprisait.

— C'est-tu censé être une question, ça ?

— Enweille, Beaudry, fais-moi pas chier...

— Tu penses quand même pas que j’vas m’en priver!
Hé! Bon bain, mon Duchamp. Dieu sait que ça te fera pas de tort. Pis oublie pas : minuit, chez Delisle.

— Dis à Bélanger de pas m’attendre...

Beaudry a fait un signe de la main, sous-entendant que je parlais dans le vide, avant d’ajouter :

— Ah ! pis, juste de même : y’a pas de soin, mon gars!
Tout le plaisir était pour moi !

— De quoi tu parles ?

— Crisse ! Je viens de te sauver la vie, sans-dessein, a-t-il lancé en s’éloignant.

J’ai ri. Fort. Le tramway ne m’aurait jamais frappé.
Jamais...

Montréal, début des années 1920. Eugène Duchamp, opiomane et infirme de guerre, vit reclus avec sa femme, Pei-Shan, dans un appartement miteux du quartier chinois. Quand une jeune prostituée frappe à leur porte pour le supplier de retrouver le bébé qui lui a été enlevé, l'ancien policier accepte de l'aider. Il a beau répéter qu'il n'est pas détective privé, Duchamp sait qu'il est le seul à pouvoir élucider cette affaire dont les autorités se désintéressent. Son enquête prendra des dimensions insoupçonnées, qui le mèneront des quais mal famés du port aux demeures patri-ciennes sur les hauteurs du mont Royal.

Adieu, Mignonne, Prix Arthur-Ellis et Prix Jacques-Mayer de la Société du roman policier de Saint-Pacôme, est le premier volet d'une grande trilogie noire qui nous transporte dans le Red Light de Montréal, où une faune bigarrée venait oublier ses malheurs dans les effluves de l'alcool de contrebande et la musique des cabarets.

MARIE-EVE BOURASSA est romancière, scénariste et historienne des cocktails. Elle est également l'autrice, chez VLB éditeur, de *Frères d'infortune* et de *Le sentier des bêtes*, les tomes II et III de *Red Light* (2016 et 2018), et de *Tout écartillées* (2021).

